

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 66 (1921)
Heft: 3

Artikel: Le 9e corps français aux Marais de St-Gond [fin]
Autor: Poudret, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340426>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le 9^e corps français aux Marais de St-Gond

(Fin.)

Revenons maintenant à cette aile droite qui, depuis la veille au matin, n'avait cessé d'être l'objet de graves préoccupations.

Le 135^e (17^e division) tenait le front mont Août-route de Bannes à Fère-Champenoise; la 52^e division était à sa droite et tentait vainement de progresser vers le mamelon 161 et la station de Fère. L'ennemi attaquait sur tout le front. Malgré la violence du feu de l'artillerie ennemie, le 135^e et la 52^e division avaient tout d'abord tenu bon, mais vers le milieu de la matinée, on apprenait que le 11^e corps, assailli par des forces considérables, cédait une partie importante du terrain reconquis la veille. A 11 heures, la 24^e division de réserve saxonne avait repris Œuvy. Auparavant déjà, le commandant de la 21^e division française avait fait savoir que ses troupes étaient en retraite sur toute la ligne et qu'il en était de même de la 22^e division. Il allait s'efforcer de tenir sur le plateau au sud de Corroy. Von Hausen, en effet, a attaqué en force. La 24^e division de réserve arrivée la veille au soir à Normée, est intercalée entre la 2^e division de la Garde et la 32^e division. Elle avance sur le front Corroy-Œuvy, tandis que la Garde marche à sa droite sur Connantre. La 32^e division se dirige par les Anclages contre le front Gourgauçon-Semoine, et la 23^e division de réserve a pris Mailly dès le matin. C'est donc le 11^e corps qui supporte l'effort des trois divisions saxonnes. Son recul met une fois de plus la droite du général Dubois dans une fâcheuse posture. La 17^e division et la 52^e se voient forcées de refuser leur aile droite et s'établissent, la 17^e division sur le front mont Août-ferme Nozet-ferme Sainte-Sophie, prolongée à droite par la 103^e brigade et à gauche par la 104^e brigade, sur les pentes nord du mont Août.

Ces mesures sont d'autant plus nécessaires qu'à partir de midi la violence des attaques redouble. « L'ennemi, dit le général Dubois, au lieu de pousser dans le vide créé par le repli du 11^e corps, reporte tous ses efforts sur le 9^e dont il cherche à envelopper et briser l'aile droite. » C'est exact ; à midi, la Garde a fait savoir qu'elle allait se porter à l'ouest avec toutes ses forces et demande pour la deuxième fois au général v. Kirchbach de s'associer à ce mouvement. On lui répond que cela se fera dès que les premiers objectifs (hauteurs sud et sud-ouest de Gourgançon, cours de la Maurienne entre Gourgançon et Semoine) seront atteints. La pression se fait de plus en plus forte, l'artillerie allemande bat toute la plaine, les régiments du 9^e corps sont réduits de moitié, certains même des trois quarts, toutes les routes sont encombrées de blessés ; il ne reste plus une compagnie disponible. Il faut cependant tenir bon ; on sait que la 42^e division va arriver. Le général Foch l'a annoncé à 10 h. 15 par cette note :

La 42^e division arrivera sur le front Linthes-Pleurs. *Quelle que soit la situation plus ou moins reculée du 11^e corps, nous comptons reprendre l'offensive avec cette 42^e division sur Connantre et Corroy, offensive à laquelle le 9^e C. A. aura à prendre part contre le front Morains-Fère-Champenoise.*

La 42^e division est en route depuis 8 h. 30 et sera en mesure d'agir vers midi.

Mais midi est déjà passé et rien ne vient. Le général Dubois, qui a ramené son poste de commandement de Saint-Loup à Linthelles, prescrit de tenir « *coûte que coûte, aucune défaillance ne pourra être tolérée* ». Dans le même temps, le général Foch envoie encore une dernière exhortation aux troupes épuisées ; il leur montre la situation critique des armées allemandes, à bout de souffle elles aussi, et désorganisées par les longues marches et les durs combats. « Il faut bien que chacun soit convaincu que le succès appartiendra à celui qui durera le plus. » Et on fait de son mieux pour durer. Mais, à 13 heures, le commandant d'armée fait prévoir l'arrivée plus tardive de la 42^e division. La déception est grosse ; l'angoisse, dit le général Dubois, est à son comble. On se demande si cette division, fébrilement attendue, arrivera à

temps !... A 13 h. 45, l'ennemi fait un nouvel effort, ce sera le dernier. Le général Dubois nous donne un tableau très vivant de la situation :

La 103^e brigade cède en partie. Au même moment, de son poste de commandement, le commandant du 9^e corps aperçoit des batteries d'artillerie se dirigeant au trot, à travers champs, vers le sud, et des bataillons d'infanterie se repliant isolément, en très bon ordre. On eût dit une dislocation de troupes à la fin d'une journée de manœuvres. Un officier d'état-major, envoyé aux renseignements, rend compte que c'est la 52^e division de réserve qui a reçu de son chef l'ordre de rompre le combat. Le commandant de cette division avait été impressionné par ce qui se passait à sa droite à tel point que, sans en référer ni même en rendre compte au commandant du 9^e corps, il avait donné l'ordre à la 104^e brigade, qui tenait le mont Août et qui n'y était pas sérieusement menacée, d'abandonner cette position et de se retirer vers le sud.

En présence de cette grave complication, le commandant du 9^e corps prescrit à la 17^e division de tenir à tout prix sur ses positions. Puis, envoyant ses officiers d'état-major arrêter toutes les unités des 103^e et 104^e brigades, il se lance personnellement à la recherche du commandant de la 52^e division. Il le trouve à la sortie sud de Linthes, où il faisait une halte avec un de ses bataillons en retraite. Il lui démontre son erreur — un peu rudement peut-être, mais la situation était si critique, le péril créé par ce repli imprévu était si grand que l'heure n'était pas aux procédés protocolaires — et il lui ordonne d'aller occuper la crête de Chalmont. Dans le même temps, les officiers d'état-major arrêtaient les autres unités de la division et les ramenaient sur le mont Chalmont. Grâce à cet énergique effort, la ligne de bataille, un instant brisée, est rétablie, et la 52^e division est installée sur les hauteurs cote 182, Chalmont, cote 134, d'où elle se relie à la 17^e division.

Mais si le général Dubois a pu limiter le recul de la 52^e division, il n'est pas en son pouvoir d'en empêcher toutes les conséquences. La 17^e division est touchée par contre-coup ; en se retirant, la 104^e brigade a découvert le 135^e (36^e brigade)¹ qui tient les pentes est du mont Août. Exposé aux attaques convergentes de l'ennemi, ce régiment finit par plier. Après une vaine tentative pour reprendre la position perdue, ses débris refluent en désordre jusqu'aux abords de Linthes. Dès lors, le général Moussy, découvert sur ses deux flancs,

¹ Le 77^e est à Montdement.

se voit contraint de replier la 33^e brigade. En définitive, la 17^e division vient aussi s'appuyer au mont Chalmont.

L'ennemi est arrivé à mi-chemin entre Fère-Champenoise et Sézanne ; encore un effort et la falaise de Montdement sera tournée par le sud-est, la partie sera perdue pour la 9^e armée. Quant au 11^e corps, il était dès midi rejeté au sud de la Maurienne. Corroy, Gourgauçon, Sémoine étaient perdus ; des détachements saxons progressent en direction de Salon ; la 60^e division s'est repliée jusqu'à Villiers-Herbisse ! Il est près de 16 heures.....

A ce moment, les premiers éléments de la 42^e division sont en vue entre Linthes et Linthelles. Une conférence est tenue dans ce dernier village ; le général Dubois, le général Grossetti et le colonel Weygand, chef d'état-major du général Foch, arrêtent les derniers détails de l'attaque.

Le 9^e corps reçoit comme objectif Fère-Champenoise, puis le front Morains-le-Petit-Normée (exclu). Il doit l'aborder avec deux divisions (17^e et 52^e).

La 42^e division doit enlever la grande croupe Connantre-Connantray, puis le front Normée (inclus)-Lenharrée (exclu).

Le 11^e corps doit atteindre le front Lenharrée-Haussimont. Il doit y engager quatre divisions (21^e, 18^e, 22^e, 60^e).

Le général Dubois, dans son ordre daté de Linthelles, prescrit que le mouvement doit commencer à 17 heures. Mais, la nécessité de lier l'action du 9^e corps à celui de la 42^e division et d'attendre que la préparation d'artillerie soit suffisante, l'obligent à reculer jusqu'à 18 heures le signal de l'attaque. A ce moment, la 42^e division n'est pas encore arrivée sur sa base de départ, qu'elle n'atteindra qu'à la nuit, trop tard pour pouvoir engager son infanterie ; le 11^e corps, dont le mouvement est lié au sien, ne part pas [non plus ; en définitive, *l'attaque est menée par le 9^e corps seul à 18 heures.*

Nous touchons ici un point d'histoire que le récit du général Dubois et les déclarations parfaitement nettes du grand et loyal soldat que fut le général Grossetti, commandant de la 42^e division, permettent d'élucider d'une façon définitive. La contre-attaque de la 42^e division dans le flanc allemand, au moment critique de la bataille du 9, appartient à la légende.

Déjà dans un article paru dans cette revue¹, j'avais émis des doutes non pas sur la réalité de cette opération si souvent célébrée, mais sur son effet. Le général Baumgarten ayant affirmé que la fameuse contre-attaque n'avait pas été ressentie du côté allemand, j'avais cru pouvoir émettre l'opinion que, vu son heure tardive, elle n'avait pu toucher que des arrières-gardes. Sur cette partie du front, en effet, les Allemands étaient en retraite depuis 16 h. 30. Le général Baumgarten avait encore plus raison que je ne le supposais, puisque non seulement la 42^e division n'a pas attaqué tardivement, mais qu'elle n'a pas attaqué du tout.

Cela n'enlève rien, et je l'ai déjà dit précédemment, à la belle manœuvre du général Foch, manœuvre si prévoyante, puisque déjà montée le 8.

Quant à la 42^e division et à son illustre commandant, ils n'en sont pas à une gloire près.

Le mouvement offensif du 9^e corps lui aussi, cela va sans dire, n'a pu se heurter qu'à des arrières-gardes. Il progresse cependant lentement. Les troupes épuisées ne se rendent évidemment pas compte de la retraite des gros ennemis ; les pertes ont été très élevées et la nuit est là. La 33^e brigade atteint à minuit la ferme Nozet ; une brigade de la 52^e division est aux abords de la ferme Sainte-Sophie. A une heure du matin, le colonel Simon (33^e brigade) poursuit sa route sans se préoccuper de sa liaison avec la 52^e division et sans attendre le reste de la 17^e. Piquant droit devant lui, il occupe le 10, à 5 heures, Morains-le-Petit. A la même heure, la 17^e division entrait dans Fère-Champenoise ; la 42^e division se portait sur Connantray.

A midi, le commandant de l'armée entrait à Fère-Champenoise et venait féliciter le 9^e corps. La bataille des cinq jours était terminée ; le plus tenace restait maître du terrain. Le général Foch n'avait pas voulu admettre de perdre une bataille qu'en réalité il était en train de perdre au moment où les Allemands reçurent l'ordre de retraite. L'armée Foch, dans l'après-midi du 9, était battue ; à gauche, le pilier de

¹ *A propos de la première bataille de la Marne, R. M. S. Novembre 1919.*

Montdement était aux mains des Allemands, à droite, la Garde et les Saxons avançaient victorieusement en direction de Sézanne. Rien n'empêche de croire que le lendemain cette avance n'eût pu continuer, mettant ainsi la 9^e armée dans une posture d'où elle n'aurait guère pu sortir à son avantage.

Il est inutile d'épiloguer sur ce qui serait advenu et de rechercher si cet échec aurait pu être compensé par l'avance de la 5^e armée. On peut par contre se demander quelles auraient été les conséquences de la victoire saxonne sur l'ensemble des opérations si elle avait été exploitée et surtout si elle était intervenue plus tôt. Le général v. Bulow n'en aurait peut-être pas moins persisté dans son idée de retraite, mais il n'aurait pu faire à l'envoyé du G. Q. G. un exposé aussi pessimiste, et ce dernier, moins impressionné, n'aurait probablement pas pris sur lui d'ordonner la retraite de la 1^{re} armée. Et puis, quelle influence une victoire complète des Saxons aurait-elle eue sur la manière de voir du Haut Commandement, si pessimiste lui aussi ? Qu'aurait-il décidé, si le général v. Kluck, qui, lui, voulait tenir bon, avait pu lui faire saisir la portée d'une percée vers Sézanne ? Peut-être aurait-il cédé. Il ne faut pas oublier que partout cet ordre de retraite fut fort mal reçu. Le Commandant du IX^e corps s'insurgea contre lui ; le commandant de la 18^e division refusa carrément de l'exécuter ; le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin s'associa à cette opposition ; il faut que le général v. Kluck intervienne pour avoir raison d'une résistance que son chef d'état-major ne réussit pas à briser¹. A cette I^{re} armée, à son aile droite tout au moins, où le succès est décisif, on est persuadé qu'on en finira assez tôt pour pouvoir se retourner encore à temps contre les Anglais qui n'avancent que très lentement et qui n'ont pas réussi à passer en force de l'autre côté de la Marne. Il est vrai qu'on ne se rend pas compte que la II^e armée est déjà en pleine retraite et qu'on ne pourra guère la décider à s'arrêter. Le soldat allemand, comme ses chefs, ne quitte le champ de bataille qu'à son corps défendant. Un officier de la II^e armée, qui combat précisément sur le front du 9^e corps, dépeint très bien cet état d'esprit :

¹ Von Kuhl. Der Marnefeldzug 1914.

L'ennemi, abandonnant le mont Août, se précipitait en une retraite rapide vers l'ouest et le sud-ouest. (Il s'agit de la 52^e division.) Des batteries françaises s'enfuyaient à vive allure, recevant du feu de trois côtés.

La victoire de l'aile gauche de la II^e armée allemande et de l'aile droite de la III^e, la rupture de l'armée du général Foch se dessinait déjà clairement, elle paraissait même réalisée. En ce moment, un officier d'ordonnance de l'état-major du régiment survint. Consterné et blême, il nous apportait la nouvelle : « A 4 heures, la retraite commencera. » Nous ne voulûmes pas le croire, nous voulûmes nous moquer de lui et nous lui montrâmes le tableau de victoire qui se présentait devant nous. Mais nous nous aperçûmes bientôt, avec une stupéfaction et une douleur bien vives, que son message était sérieux¹. »

En rompant le combat, cette 13^e division que Hentsch a dépeinte comme étant à l'état de loque (Schlacke), défile dans le meilleur ordre devant son chef et, à un moment pareil, le pas de parade n'a plus rien de grotesque.

« An uns hat es nicht gelegen ! » Il n'y a pas de notre faute ! s'écrie le soldat saxon en repassant la Marne². Et c'est exact, partout le combattant allemand de 1914 a fait son devoir. Un chef a manqué de ténacité après qu'un autre avait manqué de prudence, mais le vrai coupable, c'est le Haut Commandement, qui n'a pas attendu la bataille de la Marne pour accumuler les erreurs.

Tout ceci ne fait que mieux ressortir l'importance du rôle du 9^e corps et de l'utilité de sa résistance opiniâtre. Placé au centre de la ligne de bataille, dans un secteur fort difficile, en butte aux attaques les plus violentes d'un ennemi courageux qui cherche désespérément à compenser sur ce point les échecs subis ailleurs et qui veut la rupture à tout prix, le corps du général Dubois n'a pas eu une défaillance. Son chef, qui lui a beaucoup demandé, il le devait, en a obtenu tout ce que peuvent donner des troupes braves et disciplinées quand elles sont bien commandées. Dans cette bataille de la Marne, nulle part mieux qu'aux marais de Saint-Gond on ne sent souffler ce puissant vent d'énergie. Un Dubois, un Humbert, un Moussy, un Grossetti, et par dessus eux tous

¹ Oberstleutnant Dieterich. *Militär-Wochenblatt* 1920, n° 10.

² Generalmajor Baumgartner-Crusius. *Die Marneschlacht 1914*.

un Foch, quelle équipe de lutteurs, et comment des troupes pareillement conduites et pareillement animées ne se battraient-elles pas bien !

Et puis, en ce qui concerne le 9^e corps, puisque c'est lui qui fait l'objet de cette étude, il y a encore un facteur qu'il faut souligner, un élément de victoire qu'il ne faut pas oublier. Les relations entre le commandant et ses chefs de corps sont empreintes d'estime réciproque. On vit dans une atmosphère de confiance. La trace de cet état d'esprit, je la retrouve bien souvent dans l'ouvrage du général Dubois ; lui-même nous livre du reste quelque part le secret de sa méthode.

Le commandant du 9^e corps avait la satisfaction de voir ses chefs de corps déployer au combat les belles qualités qu'il n'avait cessé de constater et d'encourager chez eux dans les exercices du temps de paix, et par dessus tout, il avait la joie de voir combien était entière la confiance mutuelle existant entre lui et son personnel, qui n'hésitait jamais à s'engager quand l'occasion paraissait favorable, sûr qu'il était d'être toujours soutenu par son chef.

Il est une chose dont nous nous honorons, c'est, pendant les huit mois où nous avons commandé le 9^e corps en campagne, d'avoir conservé tous les colonels et généraux avec lesquels nous étions partis à la mobilisation. Non seulement aucun d'eux ne fut renvoyé à l'arrière, mais tous, sans exception, obtinrent un avancement dans le grade ou la Légion d'honneur. Nous avons, nous ne l'ignorons pas, la réputation d'un chef exigeant, mais on savait, par contre, qu'à moins de faute personnelle grave, on pouvait compter sur nous d'une façon absolue. Nous en avons donné la preuve à plusieurs reprises. De là la confiance réciproque qui régnait à tous les échelons du commandement. Cet état d'esprit ne fut pas sans une heureuse influence sur la marche des opérations, car l'absence de confiance dans le chef et l'incertitude du lendemain paralysent chez l'inférieur l'initiative, l'esprit d'entreprise, le sentiment des responsabilités.

Cet exposé n'aura pas réussi, je le crains, à faire saisir tout l'intérêt que renferme l'ouvrage du général Dubois. C'est donc à ce dernier que je renvoie le lecteur, et je lui rappelle encore que les journées des marais de Saint-Gond ne constituent qu'un épisode seulement de la longue épopée à laquelle a pris part l'auteur de *Deux années de commandement*, et qu'il décrit si bien. Mais aucune des émotions, aucun des souvenirs accumulés au cours des batailles et des campagnes ultérieures

n'a pu égaler en intensité ceux qui se rattachent à la bataille de la Marne. Le général Dubois le dit en des termes et avec un accent tels que je ne puis m'empêcher de le citer encore. Je ne saurais du reste trouver meilleure conclusion à cet article.

Ceux qui n'ont pas vécu ces heures angoissantes où, au cours de la bataille de la Marne, chaque effort brisé de l'ennemi était suivi d'une nouvelle grave menace sur un autre point, où l'on voyait constamment surgir de nouveaux périls, où le succès, à peine obtenu sur un point, risquait d'être compromis sur un autre ; ceux qui n'ont pas connu la joie qui accueillit la prise de Montdement, l'enthousiasme qui suivit notre offensive victorieuse sur Fère-Champenoise, la fierté de la traversée du terrain définitivement conquis et couvert des cadavres de la Garde et des troupes saxonnes et hanovriennes, ceux-là ne sauront jamais ce que sont les fortes émotions, ce que sont les grandes joies.

Des émotions, nous devons en avoir encore à la bataille de l'Yser et dans les combats ultérieurs, mais combien peu comparables à celles des tragiques journées de septembre 1914 !

Avoir traversé de pareilles heures, avoir brisé l'effort d'un envahisseur qui se croyait maître de la France, avoir vu la victoire, avec son cortège d'espérances, embellir à nouveau nos drapeaux, sera pour tous ceux qui ont combattu dans ces journées une raison suffisante d'avoir vécu.

Le général a raison, chaque soldat le comprendra. A ceux qui ne se sont pas battus, à ceux qui n'ont pas vécu des heures pareilles et dont la carrière a passé sans qu'aucun jour glorieux n'en soit venu rompre la monotonie de leurs travaux, sans qu'un de ces souvenirs lumineux soit venu l'éclairer, il ne reste plus qu'à étudier les hauts faits des autres et à leur apporter le témoignage de leur admiration.

Colonel H. POUURET.

